

avait là environ six cents ballots de pelleteries, prêts à être expédiés en Canada, et presque toutes les marchandises pour la traite de l'année, sur le point de partir pour l'Ouest. Notre convoi était le dernier attendu et nous nous trouvions là réunis près de cent canots, tant du Nord que du Canada, et environ cinq cents engagés, bourgeois, commis, interprètes, guides et voyageurs.

Mais, me direz-vous, comment se fait-il, qu'étant presque trois contre un, vous vous êtes laissé tondre ainsi comme des moutons sans vous défendre ?—Attendez un peu ; d'abord, ce n'était pas notre affaire, mais celle des bourgeois... Je vous prie de croire que si on nous eut mis les armes à la main, il y avait là des gens capables de s'en servir, les canadiens n'ont pas peur de la poudre ; mais il paraît que le Milord, qui parlait *au nom du Roi*, avait *des papiers* !... Pour *piquer au plus court*, je n'ai jamais bien compris cette affaire là ; le fait est que nos bourgeois ne firent aucune résistance. Au reste, l'ennemi avait des canons et des bayonnettes, et il ne faudrait pas vous imaginer que le Fort William était comme la citadelle de Québec ! C'était tout simplement un amas de maisons, de cuisines et de magasins entourés d'une palissade en pieux debout.

Quand donc Le Milord se fut emparé de tout, nous nous trouvions, nous autres, quasiment comme prison-